

LES SOURCES PSYCHOLOGIQUES

DES THÉORIES DES RACES

Seuls les esprits naïfs peuvent trouver étonnante l'opiniâtreté avec laquelle on oppose souvent aux arguments fournis par la raison et par l'expérience toutes sortes de spéculations anti-scientifiques, illogiques même. Nous connaissons pas mal d'hypothèses bâties en l'air et défiant toutes les attaques de la raison et qui tirent leur seule raison d'être d'un désir déterminé, d'un intérêt politique ou économique plus ou moins brutal. Les théories des races constituent un exemple classique de ce genre, en ce qu'elles s'entendent fort bien à dissimuler leur nature et à donner à leur intérêt fondamental qui est le plus souvent d'un caractère essentiellement matériel toutes les apparences d'une conception générale. Un aperçu historique nous donnera à ce sujet des indications précieuses.

Toutes les théories modernes des races se trouvent déjà assez nettement ébauchées chez Aristote¹, et ce fait est pour nous d'autant plus précieux que la source psychologique n'y est pas encore dissimulée. Le penseur grec traite de l'esclavage qu'il justifie de la façon suivante : 1° déjà la Nature, en conférant aux uns des qualités supérieures, les destine à la domination, tandis que les autres, privés de ces qualités et ne possédant que la force brutale

1. *Politique*, livre I, chap. II.

R. S. II. — T. VII, n° 21.

de l'animal, sont nés pour la servitude. Le droit du maître sur l'esclave est analogue à celui de l'homme sur les animaux. Aux scrupules d'ordre moral que soulève ce principe brutal du droit du plus fort¹ on peut objecter que 2° l'état des choses en question est institué dans l'intérêt même de l'esclave qui possède une raison inférieure et a besoin d'être dominé et que 3° « l'élément victorieux » (dans la lutte pour l'existence) ne doit sa victoire qu'à sa supériorité et à l'excellence de ses qualités².

Aucun de ceux qui, à une époque quelconque, se sont proposé de justifier le privilège de la force, n'a rien ajouté à ces trois arguments qui aujourd'hui encore constituent la quintessence de la science pseudo-darwiniste la plus moderne, distillée par Ammon et consorts, sous les regards pleins d'admiration enthousiaste de tous les gardiens de l'État et de la Société³.

La justification de l'esclavage formulée par Aristote répondait parfaitement aux besoins du monde antique fondé sur l'esclavage. Si ce principe n'a donné naissance à aucune théorie des races au sens propre du mot, ceci tient avant tout à l'absence et à l'impossibilité d'une véritable lutte de classe entre esclaves et maîtres qui aurait pu forcer ceux-ci à chercher, pour défendre leurs intérêts, des armes et un appui idéologiques. Lorsque les esclaves se révoltaient, on les crucifiait, sans avoir besoin pour cela d'une phraséologie tirée de la théorie des races, phraséologie dont les anciens étaient incapables d'apprécier la couleur mystique⁴.

1. Voir la célèbre polémique de Rousseau contre Aristote (*Contrat social*, chapitres II et III.)

2. Une autre remarque importante d'Aristote est celle qui affirme l'hérédité des inégalités physiques, de sorte qu'il n'existe pour lui que des inégalités de races, non des inégalités individuelles. Sa conscience scientifique le force tout de même à reconnaître que la règle de l'infériorité naturelle de l'esclave et de l'hérédité des inégalités physiques admet de nombreuses exceptions.

3. « Physiquement et moralement, les Aryens sont supérieurs à tous les autres hommes; c'est pourquoi il n'est que justice (ainsi que s'exprime le Stagirite) qu'ils soient les maîtres du monde » (H. St. Chamberlain, *Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*, 2. Aufl., 1900, Bd I. p. 503). L'ouvrage de Chamberlain est incontestablement le produit le plus considérable de la littérature des races. En Allemagne c'est le livre à la mode, en faveur duquel l'Empereur d'Allemagne fait une propagande très active, qui a valu à son auteur l'amitié impériale. Il s'est constitué un fonds assez riche pour répandre ce livre, la critique loue Chamberlain comme l'« homme supérieur » et l'éditeur a le bonheur de pouvoir lancer tous les ans une nouvelle édition de l'ouvrage précieux. Nous avons, dans une série d'articles, apprécié la valeur de cette Bible nationaliste et aurons encore plus d'une fois à y revenir dans les pages qui suivent.

4. On a voulu voir dans les guerres entre les Perses et les Grecs et entre les Carthaginois et les Romains la lutte d'« instincts de races » historiques. Qu'on se rappelle

La première lutte de classes d'une importance historique universelle se déroula en France, où se trouvaient réellement réunies plusieurs races, quoique parentes les unes des autres, le Celte, le Romain, le Germain. Dans la lutte acharnée des paysans contre leurs seigneurs et oppresseurs, lutte qui commença en France plus tôt qu'ailleurs, les arguments théoriques s'effaçaient devant le glaive et devant la potence, quoique plus d'une chanson paysanne du moyen âge français sonne comme une protestation contre le préjugé des races ¹.

Les premières spéculations sur la population de la France au point de vue des races ne font leur apparition que vers le xvii^e siècle, alors que le réveil de l'esprit critique et scientifique a amené la disparition de la croyance répandue jusqu'alors et d'après laquelle les Francs auraient été les descendants des héros troyens. Thierry ² a marqué le développement de ces théories qui méritent notre attention à cause de leur rapport étroit avec la politique de l'époque.

L'origine des Francs et la façon dont ils ont été initiés à la civilisation gauloise ont donné lieu à une controverse importante. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce fût un représentant de la bourgeoisie, le protestant Hotman qui, dans sa « *Franco-Gallia* » (1574), a le premier tracé le tableau idéal d'un gouvernement basé sur la liberté, sur le modèle du gouvernement anglais, que les Francs auraient importé d'Allemagne en Gaule et qui aurait résisté jusqu'au xvi^e siècle aux empiètements du pouvoir royal. La théorie qui était en faveur sous Louis XIV était celle qui considérait les Francs comme une tribu gauloise qui, après avoir émigré en Allemagne, retourna dans son pays d'origine pour délivrer ses frères du joug romain. Donc pas d'opposition de races, mais unité nationale telle que la concevait la monarchie absolue. Cette théorie appuyait merveilleusement les désirs de conquête du roi sur la rive gauche du Rhin qu'il réclamait comme un ancien territoire franc. Leibnitz la réfuta par la démonstration de l'origine germa-

seulement que les anciens Perses étaient Aryens et (si l'on peut parler ainsi) des Aryens. « plus purs » que les Grecs, et c'est pourquoi Gobineau se déclare pour les premiers contre les derniers. Dans la lutte entre Rome et Carthage qui, ainsi que l'a montré Mommsen, n'avait en réalité pour cause que la rivalité commerciale, les sympathies du monde grec étaient du côté des Carthaginois.

1. Monstrelet.

2. Thierry, *Récits des temps Mérovingiens*, Introduction.

nique des Francs, sans que sa voix ait pu ébranler la conviction commune qui était très commode au point de vue politique. Au commencement du XVIII^e siècle, l'influence grandissante de la bourgeoisie, telle que l'exerçaient les ministres bourgeois et les Parlements entreprenants, commença à inquiéter la haute noblesse qui regardait également d'un œil défavorable les prétentions de plus en plus nombreuses du pouvoir central absolu. Le comte de Boullainvilliers qui fut son porte-parole le plus influent, affirmait l'origine germanique de la noblesse, dont les anciens droits de cartel, de justice privée et de défense contre le roi lui paraissaient inviolables. Il n'éprouva aucune sympathie pour la théorie qui attribue une origine inférieure, celtique ou romaine, à la masse des non nobles qui n'aurait été assujettie à la noblesse franque qu'en vertu du droit de conquête. Dans l'écrit anonyme d'un conseiller du Parlement de Rouen (1730) la conscience bourgeoise proteste avec violence contre ces prétentions féodales, fait dériver des Romains tout le bien et repousse sur le ton du plus grand mépris tout ce qui porte le cachet germanique. L'abbé-diplomate Dubos, lui-même d'origine bourgeoise, cherche à concilier tout le monde en admettant d'un côté l'origine gallo-romaine des non-nobles et l'origine franque de la noblesse, mais en essayant de prouver en même temps que les Francs étaient venus en qualité non d'ennemis des Romains mais d'alliés de ceux-ci contre les autres barbares. La noblesse n'aurait acquis ses privilèges que plus tard et par usurpation, et n'a, par conséquent, pas le droit de se réclamer d'une conquête qui n'aurait jamais eu lieu.

Montesquieu a fait preuve de sagacité politique en disant des théories de Boullainvilliers et de Dubos que « la première constitue une conspiration contre le Tiers-État, la seconde contre la noblesse ». Deux autres conceptions de la période pré-révolutionnaire méritent encore notre attention. Mably revient à la théorie germaniste de Hotman, mais admet que les libertés germaniques doivent être étendues à toutes les races et obtient ainsi l'approbation générale. Les radicaux au contraire ressuscitent la théorie de la conquête pour s'en faire une arme terrible contre ceux-là mêmes qui ont été les premiers à appliquer cette théorie. L'abbé Sieyès s'écrie dans son fameux pamphlet: « Le Tiers-État ne doit pas avoir peur de considérer le passé. Il n'a qu'à se reporter à l'année qui a précédé la conquête et, comme il est aujourd'hui

assez fort, pour ne plus se laisser subjugué, sa résistance en sera d'autant plus efficace. Pourquoi ne pas renvoyer dans les forêts franques toutes ces familles qui ont la prétention absurde de descendre de la race conquérante et d'avoir hérité des droits de conquête ? La nation ainsi épurée pourra, je crois, se consoler à la pensée de ne plus consister que de descendants de Gaulois et de Romains », etc.

Nous devons ajouter aux données fournies par Thierry que même dans la littérature financière de l'époque, la noblesse, s'appuyant sur sa descendance de la race conquérante, c'est-à-dire meilleure, élevait la prétention d'être exempte d'impôts et défendait cette prétention à l'aide d'arguments appropriés. Après la Révolution et la période Napoléonienne, les émigrés ont cherché, à leur retour, à ressusciter les anciennes théories et à en tirer toutes les conséquences politiques. Le comte de Montlosier le fit sous une forme qui eut une grande influence sur la polémique qui se poursuivait alors à ce sujet. Il vit que d'un côté le mélange de races avait fait de grands progrès au sein même de la noblesse, et qu'il ne fallait pas d'un autre côté soumettre à une épreuve trop rude la sensibilité nationale exagérée par la guerre, en insistant outre mesure sur l'origine germanique de la noblesse. Il remplaça donc la théorie des deux races par celle des deux « peuples », divisés non plus au point de vue ethnique, mais sous le rapport politique et économique. Il accordait aux deux « peuples » une origine commune, les faisant descendre des trois races, les uns ayant eu pour ancêtres des hommes libres, les autres des esclaves. Les premiers auraient formé, les « vrais Français », c'est-à-dire la noblesse et ses alliés, les autres les bourgeois, inférieurs au point de vue politique et social. Guizot avait adhéré à cette théorie qui a probablement reçu aussi dans la haute bourgeoisie rapprochée de la noblesse un meilleur accueil que les théories précédentes, car elle créait un trait d'union entre la noblesse et les bourgeois « bien pensants », à un moment où le socialisme frappait déjà à la porte.

Cette théorie a trouvé son expression la plus frappante chez le comte de Gobineau, à la suite duquel de nombreux croyants modernes de la théorie de l'inégalité des races ont envisagé la Révolution française comme une révolution opérée par l'élément celtique contre la noblesse germanique et attribuaient tous les malheurs de

la France à l'élimination de l'élément germanique de la direction du pays. Gobineau lui-même a écrit un livre dans lequel il cherche à prouver qu'il descend d'un pirate norvégien, Ottar Yarl, qui lui-même descendait directement d'Odin ¹. Mais cette entreprise, symptomatique d'une vanité malade, ne réussit, comme l'a montré Seillière, que grâce à des combinaisons très téméraires de choses invraisemblables. En réalité, la vieille noblesse germanique avait, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, disparu depuis un siècle, la nouvelle noblesse ne comprenant pour la plupart que des parvenus bourgeois ² qui ont changé d'état grâce aux emplois publics qu'ils occupaient et par l'achat de titres de noblesse que les rois leur imposaient le plus souvent, lorsqu'ils avaient besoin d'argent. Les Gobineau eux-mêmes fournissent une illustration éclatante de cette manière de faire, leur dernier ancêtre authentique, Simon Gobineau, ayant exercé à Bordeaux, vers le commencement du xvi^e siècle, l'honnête métier de bonnetier ³. Après avoir fondé leur fortune grâce au commerce de draps, à la spoliation de huguenots pendant les persécutions religieuses ⁴, grâce aussi à des héritages et autres procédés vraiment bourgeois, ils ont été anoblis et ne professèrent plus que des opinions ultra-conservatrices et hautement féodales. Jusque vers 1650 le caractère bourgeois des Gobineau reste évident. L'histoire joue quelquefois de bons tours.

Gobineau écrivit son livre sur les races guidé, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, par des motifs politiques, pour combattre la théorie de la liberté et de l'égalité civiles qu'il détestait. On s'explique donc facilement la faveur avec laquelle tous les éléments réactionnaires ont adopté sa conception de l'histoire aussi épique que fantastique.

La prétendue dégénérescence de l'Empire Romain constitue une autre source principale des théories des races. Babbington et plus tard moi-même avons, après d'autres, montré en détail la nullité

1. Cf. Ernest Seillière, *Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, 1903, p. 389. Il nous est impossible d'adhérer au jugement général que Seillière porte ici sur l'« intellectualisme moderne ».

2. Cf. le développement spirituel de ce point chez le comte Volney : « Les ruines ou considérations sur les révolutions dans les Empires », chap. xv.

3. Seillière, *ibid.*, 390, 396, 398, 400.

4. Que Gobineau lui-même relève comme un « trait nobiliaire ».

complète de cet argument¹. Ce qui est particulièrement caractéristique au point de vue de la psychologie de ce courant d'idées, c'est que, ainsi que l'a montré Babbington, elle doit sa naissance avant tout aux historiens cléricaux. L'archi-ultramontain Cesare Cantù, dont la grande « Histoire Universelle » avait paru pour la première fois en 1837, M. Sepet et autres ont été les premiers à parler de la pourriture totale de Rome et de l'influence vivifiante de l'invasion germanique. Leur peinture de l'idéalisme, de l'amour de la liberté, de l'enthousiasme religieux des Germains font paraître ceux-ci comme une sorte de race supérieure. Gobineau, clérical lui-même, a alors attribué la décadence romaine au mélange avec des races non-aryennes et la régénération à l'influence du sang germanique. Babbington voit le mobile qui a guidé ces historiens dans leur désir de fournir un appui aux tendances de la politique de l'Église. La chute de l'Empire Romain et le chaos du monde barbare étaient les préliminaires nécessaires de la théocratie du moyen âge.

La Providence Divine s'était servie des barbares, pour faire de Rome corrompue le centre du royaume de Dieu sur la terre.

Quant aux arguments, ils pullulaient dans les sermons moraux des Pères de l'Église qui dirigeaient naturellement leur colère, et dans des termes souvent peu choisis, contre la Rome païenne et voyaient également dans les Germains plus accessibles à la conversion des instruments de Dieu. Les mobiles suivants ont dû également, à mon avis, exercer une influence sur la science ultramontaine : à l'époque des lumières, on attribuait volontiers la chute de Rome à la méchanceté des prêtres chrétiens, à la désorganisation par les disputes² religieuses, etc., et on portait un jugement plutôt défavorable sur les Germains qui ont préparé le terrain au féodalisme détesté.

La théorie dont nous nous occupons constituait une réplique cléricale assez habile. On voulait en se servant de l'exemple de Rome avertir les contemporains plongés dans le péché et rendre en même temps visible le doigt de Dieu dans l'histoire.

1. Cf. W. D. Babbington, *Failures of Race Theories*, etc., 1895. Essay II, p. 15-144.

2. « Deux fléaux détruiraient enfin ce grand colosse, les barbares et les disputes de religion. » « Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire. » etc. (Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, chap. XI). — Gibbon avait défendu aussi bien le point de vue hostile à l'Église que celui de la « décadence. »

La théorie des races trouva sa troisième application vers 1860 de la part des propriétaires d'esclaves des États du Sud qui chargèrent des savants de prouver que les nègres n'étaient pas des hommes ou étaient des hommes inférieurs aux représentants de la race blanche et de justifier ainsi l'esclavage d'après la méthode aristotélicienne. « Le droit des plus forts » se trouva malheureusement du côté des États du Nord, comme l'a montré le résultat de la guerre civile. Le droit naturel sacré de posséder des esclaves se trouva aboli.

La théorie de l'infériorité des nègres trouva d'ailleurs un certain appui de la part de quelques naturalistes libres-penseurs de l'époque, qui croyaient pouvoir détruire la croyance biblique qui faisait descendre tous les hommes d'Adam, en s'attaquant à l'unité même du genre humain. Tel C. Vogt dont Reusch disait ' qu'il ne voulait reconnaître le nègre pour son frère, par haine non du nègre mais de la Bible, et qu'il reconnaissait un frère dans le singe, non par amour du singe, mais par haine de la Bible.

En Angleterre, la théorie des races avait servi à justifier l'oppression des Irlandais « celtiques »¹. Mais le degré d'éducation politique du peuple et les brillantes objections que des savants de premier ordre opposèrent aux préjugés de race, ont enlevé à la théorie toute son efficacité.

La plus forte impulsion a été donnée à cette théorie par l'antisémitisme. Mais malgré toutes ses assurances d'honnêteté et sa phraséologie quasi-philosophique, l'intérêt économique qui lui sert de base est trop apparent pour qu'il soit besoin de s'y arrêter plus longtemps.

Comme facteurs accessoires ayant exercé une certaine influence sur l'évolution du courant qui nous occupe, on doit mentionner le romantisme littéraire et politique, la philologie comparée, les événements de 1870-71, enfin les noms de Hegel, Schopenhauer, Dühring, Renan, Taine et Richard Wagner. Chamberlain a emprunté sa croyance aux races à son maître Wagner.

Notre induction ne serait pas complète si nous omettions de montrer, ne fût-ce que brièvement, la façon dont la théorie des races est utilisée dans les luttes sociales de notre temps. La no-

1. Voir Jentsch, *Socialauslese, Kritische Glosen*, 1898, p. 157.

2. Voir particulièrement John M. Robertson, *The Saxon and the Celt, a Study in Sociology*, London 1897, cf livre déjà cité de Babbington, pp. 147-246.

blesse rejeta autrefois avec mépris les prétentions du bourgeois dans les veines duquel coulait un sang inférieur. Mais « le descendant de l'esclave » (Guizot) a vaincu et dirige les armes qu'il a conquises contre son allié d'hier qui demande à son tour sa place au soleil. La réclame tapageuse de la nouvelle science de l'anthroposociologie nous permet de supposer chez le lecteur la connaissance de ses « principes fondamentaux ». Nous savons aujourd'hui, grâce à Ammon, de Lapouge et autres, que l'entrepreneur capitaliste est d'origine germanique, tandis que le prolétaire provient des couches celtiques et mongoles que les Germains ont trouvées et soumises. C'est une nouvelle édition du « droit de conquête ». Et n'entendons-nous pas les voix des Sieyès du quatrième État qui nous reportent à la veille de la conquête, qui voient volontiers dans les débuts de la société humaine les tendances de l'avenir et opposent à l'usurpation de la force et de la propriété un droit naturel nouveau et vrai ?

Nous retrouvons jusqu'au principe du Stagirite, d'après lequel le plus puissant serait en même temps le meilleur, ainsi que le prouve sa victoire. Le défenseur le plus borné de l'ordre existant ne peut se décider à nous épargner cette phrase stupide, mille fois répétée, que le darwinisme constitue un principe aristocratique et se trouve en opposition avec les tendances démocratiques de notre époque. Aristocratie signifie « domination des meilleurs ». Où dans la Nature trouvons-nous une domination ? Darwin parle bien de la *destruction* des mal adaptés, mais non de leur soumission. Mais où trouvons-nous dans la société une destruction des inférieurs ? Le petit artisan qui tombe dans le prolétariat est-il « détruit » ? Au contraire : partout les couches supérieures se multiplient lentement ou pas du tout, tandis que les couches inférieures le font sans cesse et rapidement ¹. La sélection sociale produit donc un résultat contraire à celui de la sélection biologique. Faut-il répéter, pour la mille et unième fois, que ce n'est pas « le meilleur », au sens humain du mot, mais « le mieux adapté » qui survit à la sélection ? C'est en ce sens que la salamandre des cavernes, dé-

1. Précisément parce que la jouissance sexuelle supplée chez les couches inférieures à beaucoup d'autres jouissances physiques et intellectuelles et que les prolétaires ne sont retenus, au point de vue de la procréation des enfants, par aucune considération relative à la conservation de la fortune et n'ont pas à se demander si leurs descendants mèneront une vie conforme ou non à leur rang.

pourvue d'yeux, peut être rangée parmi « les meilleures »¹, et les bacilles, tels que le bacille de la syphilis, sont incontestablement des êtres parfaitement adaptés, puisqu'ils l'emportent si souvent sur l'homme dans la lutte pour l'existence. Cependant, l'homme ne s'interdit pas de combattre ces ennemis « aristocratiques » ; et comment pourrait-il garder son sérieux, s'il entendait un de ces bacilles développer devant lui sa théorie des races : nous sommes les forts, les vainqueurs, les meilleurs ! Toi, créature inférieure, ne te défends pas ! Mais nous sommes en même temps les plus anciens : nos aïeux remuaient déjà dans le magma primitif longtemps avant l'existence de ce produit de dégénérescence d'un infusoire que tu représentes !

— Les théories des races ne sont que le revêtement idéologique des intérêts de domination et d'exploitation. Elles sont, pour cette raison, partie du contenu le plus ancien de la pensée humaine. Les Bukairi du Brésil, qui occupent l'échelon le plus inférieur de la civilisation, possèdent un mot² « kura » qui signifie « nous », « nous tous », et en même temps « bon » ; « kurapa » signifie « pas nous », « étranger » et en même temps « mauvais », « malsain », « avare », etc. C'est tout à fait le point de vue de nos « modernes » ! Et dire que nous avons subi les terribles souffrances d'une évolution millénaire dans la voie de la civilisation ! Oh ! si nous pouvions retourner dans la forêt ! N'est-ce pas plein d'ironie ? Féodaux et bourgeois, cléricaux et athées, grands industriels³ et petits artisans antisémites, possesseurs d'esclaves et idéalistes, membres de sociétés de protection des animaux, tous ont contribué, avec

1. Spencer (*Principes de Sociologie*, traduction allemande de Vetter, 1877, t. I, p. 119) montre que l'évolution régressive est plus fréquente dans la nature que l'évolution progressive.

2. *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Sociologie und Urgeschichte*, XXIX Jahrgang, 1898, p. 173.

3. Il y a trois ans on avait beaucoup parlé d'un concours, où un prix de 30,000 marks devait être accordé à la meilleure réponse à la question de l'influence de la théorie de la descendance sur l'évolution de la politique intérieure. Dans les « éclaircissements » il a été dit expressément qu'un progrès rapide est contraire à la nature. Les travaux couronnés viennent d'être publiés (*Natur und Staat, Beiträge zur naturwissenschaftlichen Gesellschaftslehre*, eine Sammlung von Preisschriften, Iena, Gustav Fischer, 1903). On sut plus tard que le bienfaiteur anonyme n'était autre que le grand industriel Krupp mort récemment. Il est digne de remarque, ainsi que le relève M. le prof. Ziegler dans son rapport sur les résultats du concours que la plupart des travaux couronnés préconisent un « socialisme d'État assez large ». Le conseiller intime Krupp favorisant la théorie socialiste ! Le fait ne manque pas de piquant.

l'aide de Dieu, à créer la croyance à l'inégalité des races. L'intelligence n'a joué là-dedans qu'un rôle minime.

La théorie de l'inégalité fondamentale a ses racines dans le vouloir des hommes. Et celle de l'égalité? Également, si l'on veut, mais il y a une grande différence : la théorie démocratique postule non *l'égalité de valeur*, mais *l'égalité des droits*¹, l'égalité *politique* des hommes, non leur égalité naturelle. Il fallait un zèle aveugle pour confondre ces deux notions, et cette confusion constitue l'erreur fondamentale des croyants de l'inégalité. Le nationaliste extrême qui réclame *l'égalité des droits* pour tous les *représentants de la même race*, peut-il affirmer *leur égalité de valeur*? La réclamation de l'égalité des droits découle plutôt du fait de l'inégalité de valeur parmi les groupes sociaux. Si tous les hommes qui se ressemblent ou sont égaux par leurs caractères extérieurs possédaient réellement une valeur égale, serait-il possible de leur assigner une position sociale et politique stable? L'inégalité qui caractérise le régime des castes découle de cette conviction que l'homme blanc est noble, que l'homme de couleur est un être inférieur, que le fils d'un père noble est lui-même noble, que celui d'un père mauvais ne peut être que mauvais à son tour. C'est ainsi qu'on peut assigner à chacun la place qui lui a été prédestinée par la Nature. Mais déjà Aristote remarque à ce sujet : « La Nature produit souvent cet effet, mais pas toujours. » Le développement de la société augmente de plus en plus l'inégalité des hommes. Plus un peuple est inférieur, plus il paraît uniforme, même au point de vue du type extérieur. Si la possession de muscles plus forts et d'une meilleure hache guerrière pouvaient suffire autrefois pour faire considérer l'homme blond comme ayant droit à une situation privilégiée et comme un défenseur du pays (ne serait-ce que dans son propre intérêt), on peut dire qu'aujourd'hui le fils ne ressemble pas plus au père, qu'un homme blond ne ressemble à un autre homme blond. L'homme de génie a des parents quelconques et des enfants mauvais. Le même homme change de valeur à chaque instant de sa vie et dans chacune des nombreuses branches d'activité qui ont remplacé l'égalité d'autre-

1. Voir Rotteck-Welcker, *Staatslexicon*, 1847, IV Band, p. 43 ff. Woltmann réfute d'une façon excellente (*Darwin'sche Theorie und der Socialismus*, 1899, p. 46, 382, 386) les attaques dirigées contre Rousseau et les socialistes à cause de leur prétendue affirmation de l'égalité naturelle des hommes.

fois. Qui pourrait lui assigner une place fixe, déterminer d'après des signes extérieurs ce dont ses facultés intérieures le rendent capable? La grande formule des temps à venir est celle-ci : *l'homme lui-même, non sa naissance ni la couleur de sa peau, doit déterminer et conquérir sa place*. Le but du socialisme consiste à amener l'homme, par l'éducation et des soins appropriés, à une appréciation juste de sa valeur, à lui indiquer les moyens de conquérir la situation à laquelle il est le mieux adapté, et cela sans léser le sens moral de la société.

Une politique de race rationnelle doit tendre non au nivellement universel et artificiel, mais à la suppression des inégalités qui troublent la vie sociale. C'est que des hommes parfaitement et absolument égaux ne peuvent vivre ensemble. Il suffit de considérer le mariage pour s'assurer que c'est souvent de l'union de natures différentes que résulte une heureuse harmonie. Et cette union de natures différentes n'a pas pour effet de faire disparaître les différences par le mélange, car c'est précisément la position inférieure et méprisable d'une race livrée à l'arbitraire des oppresseurs qui favorise les mélanges, alors que l'égalité augmente le respect de soi-même et rend les mélanges moins fréquents. Les mariages mixtes étaient plus fréquents en Amérique à l'époque de l'esclavage que de nos jours ¹. Des peuples comme les Turcs, les Hindous, les Chinois, les Indiens du Nord, les Australiens, etc., n'ont pas été réduits en esclavage par les Européens, ne se sont pas du tout mélangés avec ceux-ci ou l'ont fait à un degré moindre que les Nègres, les Indiens du Sud, etc.

Disons enfin que la tendance à l'exploitation et à l'oppression de l'homme par l'homme doit être enrayée non moins dans l'intérêt de l'oppositeur que dans celui de l'opprimé ², ne serait-ce qu'à

1. Quelques possesseurs d'esclaves du Brésil s'étant aperçus que les mulâtres étaient meilleurs travailleurs que les véritables nègres, se sont occupés de mesures à prendre pour faire produire à ceux-ci le plus de mulâtres possible. On décida de marier des négresses à des blancs. Mais comme il répugnait à certains propriétaires de voir leurs propres enfants dans une situation voisine de l'esclavage, il arriva parfois que deux propriétaires voisins se rendaient mutuellement le service de la production de mulâtres. C'était là une complaisance toute particulière, et l'usage en question était loin d'être général. (Larousse cité par Léo von Buch, *Ueber die Elemente der politischen Economie*, I, 1896). Dans l'Amérique du Nord les croisements ont également plutôt diminué.

2. « Nous ne sommes pas encore élevés au sentiment de notre liberté et de notre indépendance; autrement nous ne désirerions voir autour de nous que des êtres qui soient nos égaux, c'est-à-dire libres. Nous sommes des esclaves et voulons avoir des esclaves

cause du caractère mensonger que cette tendance imprime à la pensée et au vouloir. Essayons de tracer les grandes lignes d'une psychologie de la théorie de l'inégalité des races.



1^o *Influence sur la pensée.* Tous les théoriciens de l'inégalité des races se vantent de leur « esprit scientifique » et ressemblent au phthisique qui se montre enchanté de la saine apparence de son teint ¹. Plus on sent l'argument faible, plus on parle de « faits irréfutablement certains », en choisissant prudemment ceux qui, s'ils ne peuvent être prouvés, ne peuvent être réfutés non plus, et quand on a masqué la hardiesse de ses affirmations par deux ou trois arguments *de possibilité*, on défie l'adversaire d'en entreprendre la réfutation. A l'encontre du bon sens logique qui demande des preuves à celui qui affirme, on en réclame à celui qui conteste. Mais on va plus loin et on ne tarde pas à transformer « le possible » en « probable » et à se croire autorisé à tenir ce dernier pour « vrai », jusqu'à preuve du contraire. C'est une brillante réhabilitation de l'ancien probabilisme dans le domaine de la science, ce qui ne constitue qu'une des nombreuses manifestations de la parenté qui unit le jésuitisme à la croyance à l'inégalité des races.

Rousseau dit : Tel qui se considère comme le maître d'un autre, est lui-même plus esclave que celui-ci ; il aurait pu dire avec plus de raison encore : celui qui se considère comme le maître d'un autre est lui-même esclave ; s'il ne l'est pas toujours en réalité, il n'en possède pas moins une âme d'esclave et est capable de se traîner avec humilité devant le premier qui, se trouvant plus fort que lui, se proposera de le subjuguier à son tour. » (J.-G. Fichte. *Sämmtliche Werke*, 1845, VI, p. 309.)

1. Nous choisissons de préférence nos exemples dans le livre de H. St. Chamberlain (*Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*, 2^e édition, 1900) qui constitue la dernière contribution capitale à la théorie des races. Nous désignons l'ouvrage par le nom de l'auteur, les suppléments parus ultérieurement (en 1901 et en 1903) par I. et II. Chamberlain insiste à plusieurs reprises sur son esprit foncièrement scientifique. Dans le Supplément I, p. 4, il se proclame le partisan le plus dévoué de la science, combattant pour elle et contre ses ennemis et détracteurs. Il dit ailleurs (p. 941) que la science allemande enseigne la constatation aussi exacte que possible de ce qui existe, à l'exclusion d'hypothèses et autres tours de force. Dans un autre passage (Supplém. II, p. 8) il formule à l'égard des dilettanti, en ce qui concerne l'esprit et la méthode scientifiques, des exigences plus sévères qu'à l'égard du savant. Il se proclame (*ibid.*, p. 19) « empiriste sévère n'affirmant que des choses que tout le monde peut vérifier et contrôler », et il blâme (p. 37) les spécialistes qui prennent des hypothèses pour des faits. J'ai cité ces passages — et il me serait facile d'en citer beaucoup d'autres encore, parce que j'entends dire partout que Chamberlain serait exempt de toute prétention scientifique et que son livre ne serait qu'une sorte de confession.

Les lecteurs de Chamberlain trouveront des exemples de cette manière de procéder par douzaines. Il ne se gêne pas d'ailleurs de proclamer hautement ce principe. Saint Ambroise « appartenait sûrement à une famille d'une noblesse authentique, quoiqu'il vécût au milieu d'un *chaos de races* » (p. 304). « Il me serait certes impossible de le prouver, mais comme la preuve du contraire est également impossible, je tiens ce fait comme acquis et décisif pour sa personnalité » (p. 305). La définition de la personnalité est d'ailleurs d'une simplicité et d'une facilité enfantines : toutes les fois qu'il s'agit d'un caractère noble, ce ne peut être qu'un aryen, comme dans le cas en question ; lorsqu'on se trouve au contraire en présence d'une canaille, on le proclame « sémite » ou appartenant à une « race bâtarde » ; si son caractère oscille entre les deux extrêmes, c'est un « panaché », aryen dans ses « bons moments » et manifestement non-aryen dans les mauvais ¹.

Mais l'exemple classique de l'application de la « méthode sévère », ment exacte de l'empiriste n'affirmant que les choses que tout le monde peut vérifier et contrôler » nous est donné dans la démonstration de l'origine non-judaïque de Jésus. Quoique les spéculations à ce sujet aient vu le jour longtemps avant Chamberlain, elles occupent dans son livre une place des plus importantes et sont rangées parmi les faits « irréfutablement certains » de la théologie des races.

Examinons de plus près ces preuves, examinons-les toutes, et non quelques-unes seulement, afin de pouvoir mieux admirer « l'empirisme sévère ». Nous ne nous proposons pas d'entreprendre ici une réfutation de Chamberlain dont nous avons analysé ailleurs les constatations, nous voulons seulement présenter un exemple de sa *méthode* et montrer en même temps ce qu'est le *nouveau probabilisme*.

Le Christ était originaire de Galilée. Ceci n'est pas certain du tout ², mais admettons cette affirmation, afin de pouvoir mieux

1. C'est ainsi que Chamberlain appelle la décadence romaine dont il voit la cause dans un mélange illimité de races.

2. Tel est par exemple le jugement que Ch. porte sur l'apôtre Paul et sur saint Augustin. P. 637, il dit expressément que le côté aryen du caractère d'Augustin se manifestait « dans ses bons moments ».

3. Tous les lieux qui se trouvent associés à l'histoire de la jeunesse de Jésus sont cités, ainsi que le disent les Évangiles eux-mêmes, d'après les prédictions qui faisaient venir le Messie de Bethléem, de Nazareth et d'Égypte (Math. II). Comparer les voyages

mesurer la valeur des « preuves » qui suivent. D'une façon générale nous nous en tiendrons autant que possible à la lettre de la Bible, afin de pouvoir discuter avec Chamberlain. Celui-ci s'efforce de démontrer que la population de la Galilée n'était pas juive, mais que cette province avait conservé une grande partie de la population qui s'y trouvait avant la période juive. Il se garde malheureusement de nous dire de quelle race était cette population. Mais il nous apprend (p. 389) que les Héthites étaient plus nombreux dans le Nord¹, les Amorites dans le Sud et que le mélange avec l'élément syrien a été plus complet et plus rapide dans le Nord. Les Amorites auraient été des Aryens et les Héthites une tribu syrienne inférieure dont le mélange avec les Juifs n'aurait nullement amélioré ceux-ci. Circonstance très peu favorable à l'origine de Jésus ! Mais poursuivons : la Galilée a été cédée par le roi Salomon au roi de Tyrus en guise d'indemnité, ce qui prouve combien peu le roi de Judée tenait à ce pays habité à moitié par des « étrangers ! » (p. 244). Mais la Galilée était la seule province de la Palestine limitrophe de la Phénicie, de sorte que toute autre contrée n'aurait été pour le roi de Phénicie d'aucune valeur. De ce que certaines parties de la Lorraine française ont été cédées à l'Allemagne en 1871, doit-on conclure que les Français ont fait cette cession plus volontiers que s'il s'était agi de la Corse et qu'ils n'éprouvaient pour les Lorrains aucune sympathie de race ? Le roi de Phénicie aurait établi en Galilée plusieurs nationalités. De quelle race ? Chamberlain ne nous donne là-dessus aucune indication. Mais il attire l'attention sur la séparation qui se serait produite alors en deux royaumes, la Galilée n'ayant plus aucun rapport avec le royaume du Sud (habité par les Amorites), ce qui rendait tout mélange impossible. Mais elle a bien conservé des relations avec le royaume du Nord. Il s'est produit toutefois dans l'intervalle (c'est toujours Chamberlain qui nous l'apprend) un événement « qui a dû détruire complètement le caractère israélite de cette province du Nord » : les Israélites ont été notamment déportés par les Assyriens qui colonisèrent le pays avec des tribus étrangères. La Bible nous apprend malheureusement l'origine de ces tribus, et les noms de leurs dieux et de leur lieu de naissance nous montrent que

pleins d'aventures de Joseph, père de Jésus. D'après Mathieu (II, 22) Joseph ne serait venu en Galilée qu'en fuyant devant le roi Archélaüs.

1. II. Rois, 17, 24, 30, et suiv.

c'étaient des Sémites et des Syriens. En désespoir de cause, Chamberlain admet qu'il a dû se produire, aux jours des derniers siècles ayant précédé la naissance de Jésus, une immigration d'un grand nombre de Grecs et de Phéniciens en Palestine. Les documents d'où est puisée cette information ne sont pas cités. « Ce dernier fait rend vraisemblable l'importation dans ce pays de sang aryen pur (1); mais ce qui est certain, c'est qu'il s'y est produit un mélange de races les plus diverses. » Donc un « chaos de races » avec toutes ses conséquences ? Pas du tout. Chamberlain reconnaît, bien malgré lui, que « quelques » vrais Juifs ont dû être entraînés dans l'immigration, mais ils veillaient tellement à la pureté de leur race qu'il est impossible qu'ils se soient prêtés à des mélanges avec d'autres races. « Des mariages entre Juifs et Galiléens sont inadmissibles. » Cette affirmation est tout simplement mensongère. Même à l'époque de l'exclusivisme le plus rigoureux des Juifs, il leur était seulement interdit de se marier avec des non-Juifs, mais il n'existait aucun préjugé contre les Juifs mêmes, à quelque race qu'ils appartenissent. Au contraire, le non-israélite qui se convertissait au judaïsme était plus estimé par les gens pieux qu'un descendant d'Abraham. Un peu plus loin (p. 581) Chamberlain met en doute l'origine juive de Paul et nous montre « les Juifs de l'époque habitant hors de Judée exempts de préjugé relativement aux mariages mixtes ».

Mais les Galiléens étaient, d'après Chamberlain lui-même, « des Juifs très dévots et souvent même fanatiques » (p. 214). Et la logique de Chamberlain de tirer cette conclusion que les Galiléens ne se seraient pas mélangés aux vrais Juifs, attendu que la religion interdisait le mélange avec des « étrangers », et toute probabilité en faveur de l'origine juive des ancêtres de Jésus doit être écartée. Mais à la page 216 nous trouvons « un apport considérable de sang non-sémitique, dont les Grecs et les Phéniciens eux-mêmes (*sic*!) ont dû faire les frais après leur immigration, quoique les Galiléens fussent des « Juifs fanatiques » et que leur fusion avec des « étrangers » (et encore non-Juifs) fût « impossible » ! On conçoit la haine que Chamberlain « nourrit envers le pauvre Aristote » qui, comme chacun le sait, a inventé la logique. Chamberlain trouve un autre argument dans ce fait que Simon Tharsi, un des Macchabées, a amené en Judée les Juifs galiléens, pour les soustraire à leurs ennemis. Mais ils n'ont pas évidemment tous émigré ou bien ils sont

revenus plus tard, car il résulte de nombreux documents que la Galilée possédait bientôt de nouveau une forte population juive. Chamberlain lui-même ne parle-t-il pas des insurrections survenues après cette époque et dans lesquelles les Galiléens apparaissent comme les Juifs les plus orthodoxes et les plus fanatiques ? Mais ce qui caractérise surtout la manière de procéder de Chamberlain, c'est lorsqu'il écrit, en invoquant l'autorité de Graetz : « Le préjugé contre les Galiléens était resté tellement fort chez les Juifs que lorsque Hérode Antipas eut bâti la ville de Tibériade et qu'il voulut engager des Juifs à aller s'y installer, il n'y réussit ni par des promesses, ni par la force. » Or, voici ce que Graetz écrit dans le passage cité : « Des Juifs pieux craignaient le séjour dans la ville qui venait d'être bâtie, attendu qu'il s'y trouvait des nombreux ossements humains, traces probables d'une bataille, qui empêchaient les habitants de fréquenter le temple et de se livrer aux exercices qui réclament une propreté lévitique. Antipas fut donc obligé de recruter des habitants à l'aide de promesses tentantes et par la contrainte, ce qui n'empêcha pas que pendant plus d'un siècle elle eût été soigneusement évitée par les gens pieux. » Donc, rien qui ressemble à un « préjugé contre les Galiléens ». C'était cependant pour M. Chamberlain le point principal. Voilà la façon dont il procède.

Après toute cette brillante argumentation, notre auteur conclut : « Rien, on le voit, ne nous autorise à attribuer aux parents de Jésus une origine juive. »

Mais les arguments de Chamberlain ne sont pas épuisés. Le caractère national des Galiléens différait profondément de celui des Juifs. Tandis que les vrais Juifs de Diaspora « vivaient en termes excellents avec l'Empire païen », les Galiléens luttèrent incessamment, « en idéalistes énergiques », pour la liberté contre Rome, et même les Juifs insurgés étaient commandés par des Galiléens. Il énumère avec admiration la longue liste des héros de la liberté et cite les paroles de Judas le Galiléen : Dieu seul est notre maître, la mort nous est indifférente, la liberté est une et tout. Notre admiration sympathique se trouve diminuée par ce fait que Chamberlain vient de déclarer, un peu plus haut (pp. 138, 142), que les insurrections continuelles des Juifs contre Rome

1. Graetz. *Volksthüml. Geschichte der Juden*, I, pp. 494, 611, 660, 683 et suivantes.

étaient une preuve éclatante de cette révoltante infidélité qui caractérise les sémites. L'empirisme de Chamberlain voit donc dans le même fait tantôt l'expression du caractère sémité, tantôt un trait aryén.

L'argument qui suit, cité en faveur de l'origine aryenne des Galiléens, se passe de commentaires : « On a beaucoup parlé des femmes galiléennes comme possédant une beauté toute particulière ; les chrétiens des premiers siècles parlent, en outre, de leur grande bonté et du bon accueil (??) qu'elles faisaient à ceux qui professaient une religion autre que la leur ; bien différentes en cela des vraies Juives qui traitaient les étrangers avec un orgueil méprisant. »

Enfin, les Galiléens auraient parlé les langues araméenne et hébraïque avec une prononciation particulière. Du fait qu'ils paraissent mal prononcer les sons gutturaux propres aux dialectes sémites¹ et qu'ils n'étaient pas admis à officier à cause de leur prononciation qui faisait rire, Chamberlain conclut que leur sang était mélangé de sang non-sémité. Je crois que même aujourd'hui où les différences dialectales sont cependant considérablement atténuées, grâce à nos moyens de communication et à la langue écrite, des faits pareils ne sont pas bien rares. Il ne serait pas facile à un prédicateur ayant la prononciation berlinoise ou saxonne de parler à Munich devant des auditeurs dévots et sérieux. Il existe même quelques sons gutturaux que les Berlinoïses sont incapables de prononcer. Sont-ils pour cela meilleurs aryens que les Bavarois ?

Telles sont les preuves de Chamberlain en faveur de l'origine non-juive de Jésus. C'est tout au plus si nous pouvons admettre que la population de la Galilée était très mélangée et composée de sémites, syriens et aryens, avec prédominance incontestable des premiers. Mais Jésus était-il vraiment Galiléen ? Il est vrai que toute la tradition évangélique fait descendre Jésus de la maison de David, mais ceci n'est qu'une adaptation faite après coup, pour se conformer à la prophétie d'après laquelle le Messie devait descendre de la maison de David. Mais sans nous occuper des personnalités souvent contradictoires que les Évangiles attribuent à Jésus, d'autant plus qu'il nous est impossible d'écarter complète-

1. Ce qui constitue, d'après Ch., une particularité du larynx aryén.

ment le doute qui plane sur le fait même de son existence, posons-nous la seule question vraiment scientifique et décisive : *Le type tel que nous le tracent les Évangiles présente-t-il une parenté intime avec ce que nous savons de la façon de penser et de sentir des Juifs, ou bien est-il réellement non-juif ou même antijuif ?* Nous avons montré ailleurs quelle a été l'évolution du vieux Judaïsme jusqu'à la veille du Christianisme, comment la morale chrétienne s'était dégagée peu à peu de la morale judaïque, en partie grâce à des influences venues du dehors, mais rattachant tous les apports extérieurs à un noyau originel, et nous avons attiré l'attention sur l'existence incontestable, dans les écrits judaïques de la période préchrétienne, des principes fondamentaux du christianisme. Nous avons montré en même temps que peu de temps avant Jésus et sous l'influence des persécutions d'Antioche Epiphane, il s'est produit, au sein du judaïsme, un mouvement orthodoxe et fanatique qui a abouti à la formation de cette secte puissante qui provoquait les colères et les attaques de Jésus. Ici Chamberlain a recours à son plus grand et plus perfide mensonge. Il supprime totalement pour ses lecteurs ce mouvement précurseur du christianisme et affecte de voir dans l'orthodoxie qui n'était qu'une réaction contre une situation politique passagère le point final et l'apogée de l'évolution du judaïsme. Après avoir tracé, à l'aide de citations choisies méchamment, un tableau abominable de l'orthodoxie déjà peu sympathique en elle-même, il montre triomphalement l'abîme qui sépare le Christianisme du « Judaïsme ». Il entreprend d'expliquer cet abîme en présentant le Christianisme comme une réaction contre le Judaïsme, ce qui est vrai dans une certaine mesure¹, mais immédiatement après il soulève la question de savoir s'il ne s'agissait pas là d'un antagonisme de race. Remarquons bien ceci : Chamberlain *n'affirme pas* que Jésus ait été *aryen*, comme on l'entend dire partout ; *mais, dans de nombreux passages de son livre, il le fait dire à ses lecteurs.* Vrai procédé de jésuite.

Il est très intéressant, au point de vue psychologique, de considérer dans leur succession les jugements de Chamberlain sur ce point.

Il déclare d'abord (p. 214) que « nous n'avons aucune raison

1. En tant que la secte dominante a dû nécessairement imprimer son cachet au judaïsme, après l'élimination du christianisme.

d'admettre que les parents de Jésus aient été Juifs ». Quatre pages plus loin il dit d'une façon un peu plus énergique : « Celui qui affirme que Jésus a été Juif, dit ou une bêtise ou un mensonge. » Jugement qu'il ne tarde pas à appliquer à Renan qui s'est placé dans ce dilemme. Et immédiatement après : « La probabilité que Jésus n'a pas été Juif, qu'il n'avait pas une seule goutte de sang juif dans ses veines, est tellement grande qu'elle équivaut presque à la certitude. A quelle race appartenait-il ? C'est ce qu'il est encore impossible de dire. Comme le pays était situé entre la Phénicie et la Syrie dont la partie sud-ouest était imbibée de sang juif, et comme en outre il n'était probablement pas encore complètement débarrassé de son ancienne population d'israélites mélangés (mais qui à aucun moment n'était composée de vrais Juifs), *il est probable que l'élément sémite l'emportait sur les autres dans son arbre généalogique.* » *Donc Jésus peut être sémite, mais pas juif.* « On peut donc considérer comme certain que Jésus *n'appartenait pas à la race juive.* »

Dans le supplément II, p. 67, nous lisons : « Jésus n'était pas Juif ; ceci peut être prouvé à l'aide de documents historiques qui n'admettent pas la moindre objection ! » Nous n'en croyons pas nos yeux lorsque nous trouvons subitement, p. 246 : « Ces conceptions fondamentales rapprochent moralement Jésus des Juifs. » « Jésus était Juif... » Mais Chamberlain se rend aussitôt compte de la confusion menaçante et, confus lui-même, il déclare que les tendances fondamentales de la personnalité de Jésus étaient juives (volonté, croyance en Dieu, etc.), mais qu'il a su appliquer ces tendances d'une façon non-juive. C'est un homme possédant une culture philosophique qui dit cela ! On croirait entendre un moine scolastique. Est-ce qu'une faculté psychologique existe autrement que dans ses manifestations et ses « applications » ? Chamberlain qui rattache étroitement toute l'activité de l'homme aux particularités de race, l'en sépare ici. L'homme posséderait : a) une volonté ; b) la faculté « d'appliquer » la volonté. La première serait juive, la seconde non-juive. Si nous acceptons cela, nous nous trouvons en présence de la seule conclusion possible et sommes forcés d'admettre avec Chamberlain que Jésus était le produit d'un mélange de races. Vu l'admiration sentimentale que Chamberlain manifeste à l'égard de Jésus et son horreur de tout mélange de races, il y a là une contradiction dans la pensée de Chamberlain.

Notre auteur ne peut donc mieux faire que de descendre de ses hauteurs pour se jeter dans les bras ouverts de l'Église qui pardonne et terminer toute cette discussion coupable sur l'origine de Jésus par ces mots : « Christ est en dehors de l'histoire, parce que Dieu est en dehors du temps » (II, p. 67). A quoi nous, profondément émus par cette conversion providentielle, de répondre : d'après notre faible raison humaine rien n'est plus sujet aux variations du temps que Dieu. Mais à bas la raison : *Credo quia absurdum !*

La maxime de la théorie de l'inégalité des races qui consiste à considérer comme vrai tout ce qui cadre avec la théorie, jusqu'à ce que l'affirmation ait été réfutée d'une façon définitive, favorise les confusions les plus drôles. Nous avons vu les différents théoriciens de l'inégalité des races poursuivre des buts différents. Mais lors même qu'ils poursuivent le même but, ils donnent souvent *au même* fait des interprétations contradictoires et ne s'accordent que dans l'illusion de leur infailibilité et dans leur intolérance contre toute objection.

Si Chamberlain n'affirme l'origine aryenne de Jésus qu'avec précaution et si ses disciples moins prudents en font un article de foi, d'autres (Dühring par exemple) voient dans les mêmes faits moraux une preuve en faveur de l'origine juive de Jésus et déplorent le cachet judaïque que ces préceptes ont imprimé à l'esprit germanique. Saint Augustin est pour Chamberlain, tantôt aryen (pp. 244, 385, etc.), tantôt un Mestize africain (p. 515, etc.), tandis qu'un récit populaire fait de lui un Normand¹. Bouddha est pour les uns la personnification la plus parfaite de l'esprit aryen, pour les autres un ennemi du principe aryen, un non-aryen². Charlemagne est pour Chamberlain le type du Germain, tandis que les écrivains français voient en lui un « vrai » celto-romain. Dans les aventures amoureuses de lord Byron « se manifeste la vraie race » (p. 732). Elles sont « une expression du caractère germanique ». Driesmans³, au contraire, y voit la preuve de l'origine celtique du poète, et cela parce que Byron aurait fréquenté à Venise des femmes publiques. La prostitution serait donc une institution en rapport avec le caractère cellique, tandis que d'autres expliquent

1. *Deutschnationales Taschenbuch* (Schererverlag), I. Jahrg., p. 123.

2. Des savants sérieux affirment toutefois qu'il n'était pas Hindou, mais Scythie.

3. Driesmans : *Keltenthum in der europäischen Blutmischung*, 1900, p. 70.

son existence dans les grandes villes par l'influence du milieu urbain « sur la vie psychique des immigrés qui étaient principalement d'origine *germanique* ¹ ». Napoléon que Chamberlain considère comme la personnification du chaos (et auquel il attribue directement une origine non-aryenne) est pour Woltmann un vandale german ². Cervantès et son Don Quichotte sont pour Chamberlain des Aryens (p. 244-6) tandis que Driesmans voit dans le « Don-Quichotte » « la plus violente satire contre l'enthousiasme humain », le chant de Déborah, le chant de vengeance et de triomphe entonné par le cellibérien après qu'il eût abattu son ennemi mortel, le peuple germanique, peuple de seigneurs, représentant du romantisme chevaleresque ³. Le même Driesmans appelle les socialistes démocrates Celto-Mongoles, Chamberlain dit qu'ils sont « judaïsés », tandis que Woltmann voit en eux les représentants des couches *germaniques* du prolétariat luttant pour la liberté. Lessing est considéré par Driesmans, à cause de sa manière nette, claire, correcte et juste et à cause de son aspiration incessante vers une expression aussi parfaite que possible, comme un *Allemand* typique (p. 154), tandis que Dühring a fait de Lessing un rejeton juif et s'efforce de justifier en partie cette opinion en énumérant les particularités de son caractère. La Bible parle des peuples d'une haute taille, les « Enakim » ou géants (V. Moïse, 2). Gobineau voit en eux ses *nègres primitifs* qui vivaient déjà là avant l'immigration aryenne. « Ils étaient pour les nouveaux venus des êtres sauvages d'une taille gigantesque ⁴, des monstres terribles par leur laideur, leur force et leur méchanceté. » Le seul fait de leur haute taille réellement mentionnée dans la Bible suffit à Chamberlain pour en faire des Aryens dont il a besoin en Palestine pour des raisons déjà connues. Il fait enduire d'une peinture sympathique des enfants d'Enok, hommes grands et blonds (!), courageux, chevaleresques, etc. (p. 366-7). — Chamberlain fait l'éloge de Kant, le philosophe du germanisme, l'expression la plus profonde de l'esprit germanique. Otto Willmann ⁵ croit au con-

1. Ammon.

2. Woltmann, *Politische Anthropologie*, 1903, p. 294.

3. Les Cellibériens sont le produit d'un mélange constitué par un noyau basque (non-aryen) et un apport celtique.

4. Gobineau, *Versuch über die Ungleichheit der Menschenrassen*, II, p. 96-97.

5. *Geschichte des Idealismus*, III (cité par Paulsen, in *Immanuel Kant*, 1899, p. 9). Le type extérieur de Kant et sa brachycéphalie exagérée (index 88, 5) seraient plutôt des preuves en faveur de son origine non-germanique.

traire que l'« idée de louer Kant comme le vrai philosophe germanique est tout à fait déplacée : Kant est cosmopolite, il suit les Anglais, professe de l'enthousiasme pour Rousseau et la Révolution française ; la sophistique destructive de Kant est en opposition complète avec la fidélité germanique ». Spinoza est pour Chamberlain « foncièrement juif et antiaryen » (p. 408), Schopenhauer¹ qui cependant n'était rien moins que favorable aux Juifs, vante au contraire son « esprit aryen ». La science exacte est d'après Driesmans², d'origine celtique, d'après Chamberlain elle a été (comme toute la science) « inventée » par les Allemands (en effet : « inventé » !; voir Chamb., p. 938).

Driesmans nous affirme que la science écrite était venue « de la terre celtique » et n'a été « acceptée qu'à contre-cœur par les éléments germaniques », l'Allemand appréciant avant tout « les vérités plus grandes et plus profondes » qui se trouvent au delà de l'expérience. Chamberlain considère, au contraire, les Germains comme doués d'une façon toute particulière pour les sciences naturelles³.

1. « Deux hommes possédaient incontestablement beaucoup plus de sens philosophique, de sérieux et de force que tous les autres : Giordano Bruno et Benoit Spinoza. Ils n'appartiennent ni à leur siècle ni à cette partie de l'Univers où ils ont vécu et où ils ont eu pour toute récompense l'un la mort, l'autre des persécutions et des injures. C'est l'Indoustan qui était leur patrie spirituelle, c'est là qu'on trouve des idées analogues aux leurs, car c'est là qu'elles naissent. On pourrait dire, en plaisantant, qu'ils représentaient des âmes brahminiques incarnées, en guise de châtiments pour leurs péchés, dans des corps européens. » (Manuscrits posthumes de Schopenhauer édités par Griesbach, II, p. 48.) — Donnons en même temps un petit exemple de la probité de Chamberlain : « Toutes les fois, dit-il (p. 244), où nous trouvons une restriction de cette notion de la liberté (du libre arbitre) chez saint Augustin, chez Luther, chez Voltaire, chez Kant, chez Goethe, nous pouvons être sûrs qu'il s'agit d'une réaction indo-européenne contre l'esprit sémitique. » Parfaitement ! *Parlout*, même chez saint Augustin, ce « Mestize Africain », mais pas chez l'homme qui a combattu de façon la plus hardie et la plus heureuse le libre arbitre et a exercé ainsi une influence décisive sur la philosophie moderne, pas chez Spinoza ! Sans parler de beaucoup d'autres traits dont chacun pris isolément paraîtrait à Chamberlain suffisant, s'il s'agissait d'un autre que Spinoza, à attribuer à son porteur une origine aryenne, telle l'intervention courageuse de Spinoza en faveur de la tolérance (l'intolérance étant précisément considérée par Chamberlain comme le shibboleth sémitique), l'amour intellectuel de Dieu comme du Bien suprême, etc. Mais qu'importe tout ceci ? Qu'importe à Chamberlain que les sommités les plus illustres de notre civilisation, Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Schleiermacher, Herder et autres aient professé pour Spinoza un amour enthousiaste et cru devoir enrichir leur vie intérieure en s'initiant à son esprit ! Chamberlain n'a pas besoin de raisons. Il décrète tout simplement : « Spinoza, foncièrement anti-aryen, n'a pas enrichi d'une seule pensée décisive ni les mathématiques (sa spécialité), ni la science (qu'il traitait en amateur) » (p. 408). Cette opposition charmante des « mathématiques » et de la « science » nous fait presque oublier que les mathématiques n'ont jamais été la spécialité de Spinoza.

2. Voir Driesmans, *Wahlverwandschaften der deutschen Blutmischung*, 1901, 175.

3. Voir son opinion sur « la science allemande » plus haut, p. 32, note 2.

Le naturalisme dans l'art constitue également, d'après Chamberlain, le seul courant vraiment germanique (p. 990), tandis que Driesmans lui attribue une origine et un caractère celto-romains, et que d'autres y voient une manifestation de l'esprit judaïque. Nous retrouvons la même opposition entre les deux « savants » dans la question du génie musical que Chamberlain attribue aux Allemands dans une mesure extrêmement large, tandis que Driesmans le leur refuse complètement (Keltenthum, p. 167). Une des contradictions les plus fréquentes qu'on est sûr de trouver chez presque tous les théoriciens de l'inégalité des races consiste à parler d'abord de l'« esprit révolutionnaire » des Celtes qui seraient incapables de mener une vie sociale tranquille et d'expliquer ensuite leur « tendance au catholicisme » et l'épopée napoléonienne par leur « esprit de servitude », leur « besoin d'autorité » etc. Lorsque Driesmans s'avise ensuite de louer la « fantaisie grandiose et le sens profond des Romains », ce n'est pas seulement avec les théoriciens de l'inégalité des races qu'il se met en contradiction. Chamberlain ne trouve rien de plus « antigermanique » que l'aspiration à l'universalisme extérieur lorsqu'elle n'est pas accompagnée de liberté intérieure. Partant de ce principe, il condamne la Papauté comme une théocratie juive, l'empire de Napoléon¹ comme l'incarnation des tendances « antigermaniques », il injurie également la Révolution française. D'après Woltmann², la Papauté, la Révolution française et l'empire de Napoléon auraient été autant de grandes manifestations de l'esprit germanique. La papauté est « une organisation de domination d'origine germanique destinée à *subjuguer le monde* ». Ce qui constitue pour Chamberlain des manifestations essentiellement « antigermaniques » apparaît donc ici comme une émanation de l'« esprit germanique ».

Il ne serait pas difficile d'allonger cette liste, mais ce que nous venons de citer suffit à l'analyse psychologique que nous avons entreprise.

Nous avons vu l'arbitraire avec lequel les théoriciens de l'inégalité des races manient les faits les plus simples et les plus faciles à prouver. Ils sont d'autant plus libres lorsque la nature même de

1. P. 853 : « Cet homme (Napoléon), l'incarnation de l'arbitraire illimité, est un destructeur, non un créateur ; c'est un messenger du *chaos*, vrai pendant d'Ignace Loyola, une nouvelle personification de l'antigermanisme. »

2. *Politische Anthropologie*, 1903, pp. 293, 298.

l'objet exclut la précision ou la rend tout au moins difficile. La peinture des caractères nationaux se trouve avant tout sous la dépendance de la subjectivité de l'observateur¹ lequel à son tour ne fait le plus souvent que suivre une tradition qui lui suggère des choses auxquelles rien ne correspond dans la réalité².

Vienne.

D^r FRIEDRICH HERTZ.

(Traduit par le D^r S. JANKELEVITCH.)

(A suivre.)

1. Nous avons un exemple des plus communs de la constance des caractères de race dans la peinture des anciens Celtes faite par Mommsen et qui n'est apparemment autre chose que celle des Français et Irlandais modernes. Babbington (p. 191 et suiv.) a montré d'une façon incontestable que 1^o cette peinture ne comporte en partie que des généralités n'ayant aucune valeur; 2^o on y trouve des traits qui, loin d'être spécifiques de la race celtique, se retrouvent chez n'importe quel peuple à un certain degré de son développement; 3^o l'analogie avec ce qui s'observe de nos jours est fautive. — Robertson arrive au même résultat dans son excellent ouvrage. Seillière relève, dans de nombreux passages, les variations que subissait le jugement de Gobineau sur les caractères nationaux et nous offre (p. 190 et suiv.) une comparaison très instructive des idées que Gobineau et un diplomate anglais avaient exprimées simultanément sur le peuple persan. Certains voyageurs vantent l'honnêteté des Chinois, d'autres les maudissent comme des menteurs insupportables. Rolfo loue l'honnêteté de ses serviteurs abyssins. Rüppell raconte, au contraire, qu'à Gondar même des grands de l'Empire lui avaient dérobé des objets qui se trouvaient sur sa table. Schweinfurth range les Schilluk parmi les races les plus nobles de l'Afrique centrale, d'autres observateurs les assimilent aux singes. Voir chez Ratzel (*Völkerkunde*, 1895, II, pp. 161, 528, 534), les jugements contradictoires sur le caractère des Galla et sur celui des Thibétains. Combien sont encore variables les jugements sur la moralité sexuelle des peuples primitifs. Voir encore, en ce qui concerne les jugements contradictoires et opposés sur le même caractère et sur le même trait de caractère, chez Schneider, *die Naturvölker*, 1885, I, pp. 46-47; II, p. 21.

2. D'après la tradition, tout Anglais doit être froid et égoïste, le Français léger et aimable, l'Allemand profond et rébarbatif. C'est avec un étonnement que nous avons lu, il y a quelques années, dans un grand journal parisien, le récit fait par un Français de son court séjour à Vienne. D'après ce récit, on entendrait dans toutes les rues de la musique et on n'y verrait que des gens joyeux dansant la valse, etc., le Parisien avait pris la scène d'un café-concert viennois pour une rue.